

L'IMMACULÉE CONCEPTION DANS LA TRADITION ORIENTALE

(Antiquité et Moyen-Age)

d'après le R. P. Martin Jugie A. A.

PAR LE

PÈRE FERNAND DE LANVERSIN S. J.

A la veille de l'année mariale paraissait le livre du Père Jugie: l'Immaculée Conception dans l'Écriture Sainte et dans la Tradition Orientale.

La foi inébranlée de notre Orient chrétien au privilège de Marie s'y manifeste surabondamment: cela mérite sans doute d'être exposé en un tableau d'ensemble pour ceux qui n'ont pas le loisir d'en poursuivre l'étude plus détaillée.

Marquons-en d'abord les limites.

Je dis: les limites, plutôt que les ombres: car si quelque ombre s'est prolongée durant les quatre premiers siècles, c'est vraiment la pleine lumière à partir d'Éphèse (431).

Jusque là les plus grands eux-mêmes, un saint Basile, un saint Chrysostome prêtent à Marie quelque imperfection. Origène a vu dans le glaive prédit par Siméon, non pas la seule douleur qui devait transpercer de sa pointe aiguë le cœur maternel à la vue de son Fils livré par les siens et «abandonné de Dieu», mais de l'hésita-

tion, du doute à son sujet (1). Cette exégèse malheureuse eut une emprise tenace. Saint Cyrille n'en est pas entièrement dégagé (2), et on en retrouve encore après lui quelques échos tardifs.

Avant la définition d'Éphèse Saint Epiphane (3) est, chez les Pères grecs, le plus net et le plus affirmatif de tous touchant l'absolue pureté de la Mère de Dieu. C'est premièrement d'une inimitié entre le diable et le Fils de Marie qu'il entend l'annonce de Gen. 3; il hésite même à croire que la Vierge toute pleine de grâce (*κατὰ πάντα κεχρητωμένη*) ait passé, ne fût-ce que transitoirement, par la mort.

Mais la définition d'Éphèse a été pour l'Orient une lumière décisive. «Mère de Dieu», cela dit tout. Le peuple chrétien sent d'instinct ce que Dieu doit à sa Mère ou plutôt veut pour sa Mère, et pas une voix n'y viendra troubler franchement l'accord entre la foi des fidèles et l'enseignement des doctes.

Il en fut autrement — on le sait — en Occident.

Là s'est posée la question : une fille d'Adam, descendant de lui suivant la loi de l'humaine génération, peut-elle échapper à la contagion? Et, sous forme plus précise : le peut-elle autrement que par Jésus-Christ? Dès lors soustraire la conception de Marie à la tache originelle, n'est-ce pas soustraire Marie elle-même à la Rédemption du Christ, qui n'a plus lieu de s'exercer sur l'heureuse immaculée?

C'est à cette objection que butèrent longtemps les plus doctes : un saint Bernard, un saint Thomas, tandis que le peuple chrétien continuait de célébrer la fête de la Conception sans s'embarrasser des difficultés, ou persuadé par avance qu'elles trouveraient leur solution.

(1) in *Lc. Hom.* 17 P. G. 13. 1045. *Corpus Berol.* 9, 116, Jugie p. 64.

(2) *Homil. in occursum Dni* P. G. 77, 1049. Jugie p. 78.

(3) *Adv. Haer.* 78 P. G. 42, 728-29. Jugie p. 71.

La solution se fit attendre. Elle finit cependant par triompher de toutes les hésitations, et un mot de la Bulle *Ineffabilis* en contient l'essentiel. La Bienheureuse Vierge a été «préservée», mise à l'abri. En droit, vu son origine, elle devait contracter la souillure, et seule la Rédemption de son Fils pouvait l'en exempter. Elle est la première des rachetées, d'une Rédemption plus excellente, qui la préserve au lieu d'avoir à la guérir.

En Orient la question ne s'est pas posée.

Non que le dogme du péché originel y fût inconnu. Dès textes très explicites affirment que tout descendant d'Adam vient au monde souillé. C'est chez Origène que nous lisons un des premiers témoignages du baptême des enfants, «de tradition apostolique», dit-il, dans l'Église et dont le motif est l'état de souillure de tout homme qui vient au monde (1).

Dans les textes même où ils traitent de la conception de Sainte Anne, il arrive aux Pères grecs de faire allusion à la corruption universelle de la famille humaine, — jamais cependant sous forme d'objection à résoudre, uniquement pour montrer en Marie le point de départ d'un ordre nouveau de grâce et de pureté.

Aussi n'est-ce pas sous forme négative d'exemption ou préservation du péché qu'ils présentent le privilège de Marie, — mais toujours sous forme positive de sainteté, pureté parfaite.

Autrement dit, il serait vain de chercher dans leurs œuvres l'affirmation explicite du dogme de la Conception *sans péché*. C'est implicitement qu'il faut le reconnaître dans leurs affirmations.

Est-ce possible ?

Je crois qu'il faut dire : c'est non seulement possible, mais facile et cela s'impose au regard simple et droit du fidèle.

(1) in Levit. H. 8, 3 P. G. 12, 495-6.

Dans le concert unanime de louange et d'admiration qui salue l'entrée au monde de la Vierge, dans la place qui lui est assignée, dans l'idée qui nous est par tout l'ensemble suggérée de sa beauté, de sa pureté, il paraît évident que l'idée d'une souillure primitive, si peu durable fût-elle, détone absolument.

Mais, cela dit, le Père Jugie nous met en garde contre trop grande précipitation. Un choix sévère s'impose, nous dit-il, des épithètes où se puisse reconnaître le privilège unique de la Théotocos.

D'autres que Marie, une sainte Cécile par exemple, seront dites couramment «toutes saintes», «toutes pures», «jardin fermé», «source scellée». Plus expressive et plus forte, sans être absolument décisive, l'adjonction de l'article, qui sépare, comme privilégiée, *la* toute sainte ἡ παναγία *la seule* toute pure ἡ μόνη παναγώσης ; et, de toutes les expressions, la plus parlante à ses yeux serait : *la Bénie, la seule toujours bénie*, parce que s'opposant à la malédiction.

Autrement dit, c'est moins un titre, si décisif nous parût-il, qui doit avant tout éveiller notre attention qu'un thème de doctrine et de réflexion. Ce sont ces quelques thèmes, revenant sans cesse, par rappel explicite ou par allusion, dans la prédication et les écrits des docteurs byzantins du Vème au XIIIème siècle, que nous voudrions parcourir rapidement pour en montrer la portée spécialement efficace.

C'est en la fête de la Conception de Ste. Anne que sont prononcées un bon nombre des homélies auxquelles nous devons nous référer. Il semble utile avant d'en aborder les développements de dire un mot de la fête même. Jusqu'à Éphèse une fête unique de la Vierge, la «Com-mémoraison de Sainte Marie» se célèbre dans l'année liturgique, aux entours de Noël. Après Éphèse, très rapidement se développe tout le cycle marial: conception

(9 déc.) (1) et naissance (8 sept.), annonciation (25 mars) et assomption (15 août), la Présentation (hypapante) fêtant fête du Sauveur. Le cycle est complet et bien établi dès le temps de Justinien.

De ces fêtes, celle de la conception, dite «conception d'Anne», rappelle l'entrée au monde de la future Mère de Dieu: conception miraculeuse mais non virginale, de parents stériles mais ayant commerce entre eux, comme celle de Jean-Baptiste. La fête en célèbre l'annonce par un ange, comme pour le Précurseur, elle en glorifie le caractère miraculeux et surtout l'entrée au monde de la Théotocos.

Voyons donc quelques-uns des développements familiers aux prédicateurs de cette fête.

On pourrait presque dire qu'ils tournent tous autour du titre de *nouvelle Eve*. Mais c'est le cas de nous souvenir de l'avertissement du Père Jugie: un simple titre serait peu. Voyons ce qu'il recouvre, ou plutôt ce que prétend y montrer la théologie et la piété des docteurs byzantins.

Naturellement l'accent porte d'abord sur les deux personnes, Ève et Marie; et tout, de ce point de vue, porte sur la nouveauté de l'œuvre divine. En Marie, comme en Ève la première mère, c'est *du tout neuf* qu'inaugure le Tout-puissant et Tout-bon Créateur.

«Argile nouvelle», «ferment nouveau» nous disent André de Crète (2) et Théodore Studite (3); «monde nouveau» *νέος κόσμος*; «modèle nouveau» *νέον ἄνθος*; reprend Jean le Géomètre (4); et Photius: «chef-d'œuvre taillé dans le pur roc par le Divin Sculpteur».

(1) La différence de date entre Orient et Occident semble tenir aux idées physiologiques des anciens qui attribuaient à la portée normale d'une fille au sein maternel un jour de moins que pour un garçon.

(2) Jugie: op. cit., p. 105-113.

(3) ibid., p. 130-2.

(4) Jugie: p. 185-9.

Les comparaisons se multiplient selon le génie propre de chaque orateur ou écrivain. Un Psellos (1), grand polygraphe, plus heureux ici qu'en son panégyrique de Cérulaire, tout en déclarant qu'il ne saurait trouver similitude adéquate, utilise les notions cosmogoniques de son temps: «Comme le ciel est formé de la fleur des éléments primordiaux, d'où sa stabilité son incorruptibilité, ainsi à plus forte raison le corps de cette Vierge est-il de la plus pure substance pour servir de sanctuaire à cette âme».

Plus simple, mais non moins parlante, la comparaison tout évangélique de Néophyte le Reclus (+ 1220) que nous retrouverons plus loin, nous parle d'un peu de pur levain mêlé aux trois mesures de notre pâte vieillie.

C'est déjà nous parler de *prémices*.

Le terme et l'idée reviennent souvent, chez André de Crète, chez Jean d'Eubée, pour mettre en parallèle, non plus les seules personnes, Ève et Marie, mais leur fonction, leur rôle; et le parallèle dès lors se double du contraste.

Ève et Marie: l'une et l'autre mère de vie. Mais tandis que la première ne transmet qu'une vie corrompue et vouée à la mort, la Vierge «porte de vie» nous introduit à la vie incorruptible, «Bénie entre les femmes» elle arrête le flot impur qui depuis la première se déverse sur sa descendance. Elle est «rupture de la malédiction» *λύσις τῆς ἀρχῆς* nous dit la Liturgie, que répètent en termes équivalents Théodore Studite et Nicétas David.

En une émouvante prosopopée Pierre d'Argos (début du X^{ème} s.) (2) évoque la nature humaine et lui prête cette belle élévation en la fête de la conception d'Anne: «Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez commencé à arracher les épines de ma condamnation. Voici que naît de moi dans le sein d'Anne cette rose qui me délivre de la pesanteur du péché».

(1) Jugie: p. 190-3.

(2) Jugie: p. 183.

Un aspect souvent rappelé de la faute de notre première mère est la victoire remportée par l'ennemi de notre race.

Sa défaite définitive est préparée et assurée par Marie, mère de Jésus son Vainqueur, ainsi que l'attestent, entre bien d'autres, S. Ephrem, Chrysippe de Jérusalem, S. Epiphane, Théodore Studite, Jean le Géomètre.

Il semble utile d'insister ici quelque peu.

C'est le plan même de Dieu — ce que Saint Paul appelle «le Mystère» — que les pères ont lu en toute clarté dans la sentence portée contre le serpent (Gen. 3,15). Sur la portée de ce texte nos exégètes modernes s'interrogent et discutent: y peut-on reconnaître Marie? A quel titre, et selon quel sens? Sens purement typique ou sens plénier prolongeant le sens littéral? Les pères n'hésitent pas: ils voient Marie directement visée. Ainsi comprennent-ils la sentence, claire annonce du plan divin:

Par une femme tu as vaincu: par elle tu as introduit le péché, la mort et leur esclavage. Par une femme tu seras définitivement écrasé: la vie sera rendue, la grâce et la bénédiction. *Ἐξαιθεν οὕτω* insiste Théodore Studite: «*De là même d'où nous venait la mort, la vie surgira*». Et Jean le Géomètre en son texte quasi intraduisible: «Par une et un, femme et homme, malédiction et tristesse (nous sont venues); aujourd'hui par une et un c'est la bénédiction et la joie». *καθάρως διὰ μιᾶς καὶ ἑνός, ἡρώδης καὶ ἀνδρός. ἡ ἀρὰ καὶ λύπη, οὕτω καὶ νῦν διὰ μιᾶς καὶ ἑνός εὐλογία τε καὶ χαρά.*

C'est bien là, semble-t-il, que se manifeste le mieux la pensée des pères sur la Vierge, Mère du Dieu Rédempteur, Sauveur du monde et Vainqueur de Satan; Mère de Celui qui devait, son heure étant venue, annoncer clairement: «C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé». Inséparable de Lui, dans cette

œuvre du Fils de l'homme, les pères grecs ont vu sa mère. Dès son apparition au sein d'Anne l'œuvre est commencée et la défaite annoncée pour le prince de ce monde. Toute sa puissance *sur notre race* expire devant ce rejeton nouveau qui bientôt portera son fruit.

D'autres convenances apparaîtront sans doute, dont on ne saurait nier la valeur. Future mère de Dieu, Théotocos, ne doit-elle pas de sa propre substance fournir au Fils de Dieu sa chair et son sang? Comment ne serait-elle pas toute pureté et incorruptibilité?

Elle est de ce fait plus que le Temple, plus que le Saint des Saints.

Aussi, recueillant la tradition du Protévangile de Jacques, suivant lequel la Vierge, présentée au temple à trois ans, aurait été nourrie dans le Saint des Saints: ce n'est pas elle qui en est sanctifiée, déclare Saint Germain, mais le Saint des Saints lui-même par sa présence. De sa substance sera comme pétri plus tard le Pain de vie. Citons ici la page du Reclus Néophyte, à laquelle nous avons déjà fait allusion (1):

«Anne délivrée par le Créateur des liens de la stérilité, conçoit Marie, la fille de Dieu *Θεογενής* qu'elle a enfanté aujourd'hui comme prémices de notre salut; et la Mère immaculée du Dieu Verbe, comme les prémices de la rénovation de notre nature vieillie et terine par la transgression. Imitant la femme de la parabole qui mêle un peu de levain à trois mesures de farine pour faire lever toute la pâte, le Créateur a repétri et renouvelé par ce levain pétri de ses mains divines toute notre pâte vieillie. Mais voici la merveille des merveilles: le Boulanger divin s'est mêlé lui-même ineffablement à ce levain très pur et en ayant pris une petite partie a travaillé de manière admirable toute la fournée. C'est pourquoi Il disait: Je suis le Pain vivant».

(1) Jugie: p. 209.

Ainsi les pères nous apprennent-ils à ne pas isoler les mystères, à les replacer toujours dans l'ensemble du plan divin, où ils s'éclairent l'un l'autre.

C'est ainsi que fréquemment à propos de la Dormition ils rappellent ce que fut dès son premier instant le corps de la Vierge et sa vie toute pure. Conception et Dormition se répondent : à conception nouvelle, nouvelle dormition ; celle qui apparut toute pure en sa conception même ne saurait retourner à la terre. « Arrière, la corruption : pas de poussière sur toi : tu es refonte de vie : Ἐπιστῶ γὰρ ἐν σοὶ ἀνάστασις ἔστω » (1).

L'invitation de Pie XII en sa bulle sur l'Assomption était donc déjà celle des pères orientaux du VIII^e et IX^e siècles : nous remettre en face du portrait de sa Mère, tel que Dieu l'a conçu et tel qu'il se révèle à nous dans l'Écriture et la Tradition. Cela doit suffire à nous manifester qu'il y manquerait un trait essentiel sans la pleine victoire sur la mort.

C'est ce que, à la suite des mêmes pères, nous avons essayé de montrer pour l'Immaculée Conception.

La contre-épreuve est facile. Le privilège une fois admis, tout s'éclaire. Plus d'hyperbole, mais exacte vérité dans les affirmations les plus hardies : en Marie tout est unique (2) ; — la grâce en elle prévient la nature (3) ; — le sexe féminin est réhabilité (4). L'inépuisable litanie des titres de la Vierge, dont celle de Lorette n'est qu'un abrégé, n'est plus faconde orientale, mais authentique richesse. « Prémices, monde nouveau, conçue dans la joie, rose parfumée, lis entre les épines, bénédiction, délivrance, porte de la vie, rejeton de justice, temple saint... ». Nous avons parcouru quelques-uns des vocables, et, prudemment mis en garde, nous avons sus-

(1) S. German. Const. H. II in Dorm. P. G. 98, 357.

(2) S. Germ. Const. H. in Amunt. P. G. 98, 328.

(3) S. Ioan. Damasc. in Nativ B. M. P. G. 96, 664.

(4) Proclus de Const. P. G. 65 717.

pendu notre jugement. Mais tout bien examiné, il apparaît qu'ils ne sont pas le fait de panégyristes en quête de mots à effet, mais la voix même du peuple chrétien; que leur accumulation témoigne non de surenchère, mais de son impuissance à exprimer ce qu'il croit et ce qu'il sent.

C'est bien en effet la foi de tout le peuple chrétien qu'expriment au long du M.-A. les principaux théologiens et prédicateurs de l'Orient dont nous avons, à la suite du Père Jugie, évoqué les textes et les noms: avant tout, dans la 1^{ère} moitié du IX^{ème} siècle, S. André de Crète et S. Germain de Constantinople, les deux grands docteurs mariaux, avec leur contemporain S. Jean de Damas, mais à leur suite une lignée ininterrompue où ne manquent pas les gloires secondaires: Théodore de Stoudion, Jean le Géomètre, Michel Psellos, le grand exégète Théophylacte.

Il faut le redire: durant toute cette période, pas une voix discordante. La première à élever, non pas même une protestation, mais un doute sur le privilège de Marie ne viendra qu'entre 1320 et 1330 de la part de Nicéphore Calliste, comme un lointain écho des controverses d'occident; la négation catégorique et obstinée étant réservée à notre temps en réaction à la définition Romaine.

Parmi ceux qui, non pas explicitement, mais le plus clairement se sont montrés partisans du privilège de Marie il faut compter le patriarche Photius. On sait assez de quelle érudition sûre et de quelle science théologique se peuvent prévaloir ses écrits, tant que ne s'y glisse pas l'esprit d'opposition à Rome.

Chez lui, comme chez ses contemporains c'est sous forme positive plutôt que sous forme d'exclusion de toute tache qu'il faut retrouver le privilège, bien que deux fois au moins il écarte très explicitement de l'âme de Marie durant la Passion le soupçon même d'un doute

sur la divinité de son Fils que lui prêtait l'exégèse d'Origène (1).

Citons ce beau passage de la seconde homélie sur l'Annonciation (2) : « L'archange va vers Marie, la fleur odorante et immarcescible de la tribu de David, le très grand et très beau chef-d'œuvre de la nature humaine taillé par Dieu lui-même. Cette Vierge cultive les vertus pour ainsi dire dès le berceau; elles croissent avec elle; sa vie sur la terre est digne des esprits immatériels... Aucun mouvement désordonné vers le plaisir, même par la seule pensée, dans cette bienheureuse Vierge. Elle était tout entière possédée du divin amour. Par cela et par tout le reste elle annonçait et manifestait qu'elle avait été véritablement choisie pour épouse au Créateur de toutes choses, même avant sa naissance. La colère, ce monstre redoutable, elle l'enchaînait par les liens indissolubles du calme intérieur et faisait de toute son âme le sanctuaire de la douceur.

On ne la vit jamais relâcher les ressorts de sa mâle vertu et de son courage. Même durant la Passion du Seigneur, dont elle fut témoin, elle ne laissa échapper aucune parole de malédictions et d'irritation, contrairement à ce que font les mères quand elles assistent au supplice de leurs enfants... C'est ainsi que la Vierge mena une vie surhumaine, montrant qu'elle était digne des noces de l'Époux céleste et donnant l'éclat de sa propre beauté à notre nature informe, qu'avait souillée la tache originelle. C'est à elle que Gabriel, ministre du mystère de l'avènement du Roi, tient ce noble langage : « Salut, pleine de grâce; le Seigneur est avec toi », qui, par ton intermédiaire va délivrer tout le genre humain de l'antique tristesse et malédiction ».

— N'est-ce pas pour nous bonne occasion de cons-

(1) Hom. sur l'hypap. (Aristarchis I, 185).

(2) ibid. II, 372.

tater comment se fait dans l'Église le progrès dogmatique?

A question nouvelle qui se pose l'Église s'interroge.

Non par quelque mystérieuse prise de conscience qui équivaldrait à un prolongement de la Révélation, mais par procédés bien spécifiquement humains. Elle réfléchit sur sa doctrine; elle scrute son passé.

Le raisonnement et la déduction auront leur part: ils ne seront pas seuls.

L'enseignement de ses docteurs, les écrits de ses théologiens, les pratiques de son culte et la dévotion de ses fidèles sont évoqués tour à tour.

C'est de cet ensemble qu'avec l'assistance divine, mais suivant le mode de juger et de conclure, de manie-ment délicat, mais tout à fait approprié à semblables questions, le magistère forme son jugement.

Lumière communicable à l'âme loyale, disions-nous dès le début.

Nous ne saurions donc trop souhaiter que de voir nos frères séparés étudier avec des yeux neufs leur passé, ceux qu'ils reconnaissent comme leurs docteurs, bien assurés qu'ils y reconnaîtraient le privilège de Marie.

N'y aurait-il pas dans ce pas un rapprochement décisif, et notre confiance serait-elle vaine en celle qui est la très sûre et céleste Porte?

